REMPLACEMENT 2022
Nouvelle-Calédonie

BACCALAURÉAT TECHNOLOGIQUE

A1 FRANÇAIS ÉCRIT

Série : STAV

Durée : 180 minutes

Matériel(s) et document(s) autorisé(s) : **Aucun**

Le sujet comporte 6 pages

I - QUESTIONS DE COMPRÉHENSION …… 8 points

II - ARGUMENTATION : au choix du candidat, essai ou écriture d'invention ……. 8 points

III - EXPRESSION ÉCRITE …… 4 points

SUJET

Le sujet comprend trois textes et des questions.

TEXTE 1 : Émile ZOLA, *La Curée*, 1872

TEXTE 2 : Alphonse DAUDET, *Wood'stown*, 1873

TEXTE 3 : Émile VERHAEREN, *Les Villes tentaculaires*, « La Plaine », 1895

TEXTE 1

Deux mois avant la mort d'Angèle, il l'avait menée, un dimanche, aux buttes Montmartre.

La pauvre femme adorait manger au restaurant ; elle était heureuse, lorsque, après une longue promenade, il l'attablait dans quelque cabaret de la banlieue. Ce jour-là, ils dînèrent au sommet des buttes, dans un restaurant dont les fenêtres s'ouvraient sur Paris, sur cet océan de maisons aux toits bleuâtres, pareils à des flots pressés emplissant l'immense horizon. Leur table était placée devant une des fenêtres. Ce spectacle des toits de Paris égaya Saccard. Au dessert, il fit apporter une bouteille de bourgogne.

Il souriait à l'espace, il était d'une galanterie inusitée[1]. Et ses regards, amoureusement, redescendaient toujours sur cette mer vivante et pullulante, d'où sortait la voix profonde des foules. On était à l'automne ; la ville, sous le grand ciel pâle, s'alanguissait, d'un gris doux et tendre, piqué çà et là de verdures sombres, qui ressemblaient à de larges feuilles de nénuphars nageant sur un lac ; le soleil se couchait dans un nuage rouge, et, tandis que les fonds s'emplissaient d'une brume légère, une poussière d'or, une rosée d'or tombait sur la rive droite de la ville, du côté de la Madeleine et des Tuileries. C'était comme le coin enchanté d'une cité des Mille et une Nuits, aux arbres d'émeraude, aux toits de saphir, aux girouettes de rubis. Il vint un moment où le rayon qui glissait entre deux nuages fut si resplendissant, que les maisons semblèrent flamber et se fondre comme un lingot d'or dans un creuset[2].

Émile ZOLA, *La Curée,* chapitre 2, 1872

1. « inusitée » : inhabituelle
2. « creuset » : récipient qui sert à faire fondre certains métaux

TEXTE 2

Une activité fiévreuse circula dans tous ses quartiers ; mais sur les collines environnantes, dominant les rues pleines de foule et le port encombré de vaisseaux, une masse sombre et menaçante s'étalait en demi-cercle. C'était la forêt qui regardait.

Elle regardait cette ville insolente qui lui avait pris sa place au bord du fleuve, et trois mille arbres gigantesques. Tout Wood'stown était fait avec sa vie à elle. Les hauts mâts qui se balançaient là-bas dans le port, ces toits innombrables abaissés l'un vers l'autre, jusqu'à la dernière cabane du faubourg le plus éloigné, elle avait tout fourni, même les instruments de travail, même les meubles, mesurant seulement ses services à la longueur de ses branches. Aussi quelle rancune terrible elle gardait contre cette ville de pillards !

Tant que l'hiver dura, on ne s'aperçut de rien. Les gens de Wood'stown entendaient parfois un craquement sourd dans leurs toitures, dans leurs meubles. De temps en temps, une muraille se fendait, un comptoir de magasin éclatait en deux bruyamment. Mais le bois neuf est sujet à ces accidents, et personne n'y attachait d'importance. Cependant, aux approches du printemps, – un printemps subit, violent, si riche de sèves qu'on en sentait sous terre comme un bruissement de sources, – le sol commença à s'agiter, soulevé par des forces invisibles et actives. Dans chaque maison, les meubles, les parois des murs se gonflèrent, et l'on vit sur les planchers de longues boursouflures comme au passage d'une taupe. Ni portes, ni fenêtres, rien ne marchait plus. – « C'est l'humidité, disaient les habitants. Avec la chaleur, cela passera ».

Tout à coup, au lendemain d'un grand orage venu de la mer, qui apportait l'été dans ses éclairs brûlants et sa pluie tiède, la ville en se réveillant eut un cri de stupeur. Les toits rouges des monuments publics, les clochers des églises, le plancher des maisons et jusqu'au bois des lits, tout était saupoudré d'une teinte verte, mince comme une moisissure, légère comme une dentelle. De près, c'était une quantité de bourgeons microscopiques, où l'enroulement des feuilles se voyait déjà. Cette bizarrerie des pluies amusa sans inquiéter ; mais, avant le soir, des bouquets de verdure s'épanouissaient partout sur les meubles, sur les murailles. Les branches poussaient à vue d'œil ; légèrement retenues dans la main, on les sentait grandir et se débattre comme des ailes.

Le jour suivant, tous les appartements avaient l'air de serres. Des lianes suivaient les rampes d'escalier. Dans les rues étroites, des branches se joignaient d'un toit à l'autre, mettant au-dessus de la ville bruyante l'ombre des avenues forestières. Cela devenait inquiétant.

Alphonse DAUDET, *Wood'stown*, 1873

TEXTE 3

La Plaine

La plaine est morne[1], avec ses clos, avec ses granges
Et ses fermes dont les pignons sont vermoulus,
La plaine est morne et lasse et ne se défend plus,
La plaine est morne et morte – et la ville la mange.

Formidables et criminels,
Les bras des machines diaboliques,
Fauchant les blés évangéliques,
Ont effrayé le vieux semeur mélancolique
Dont le geste semblait d'accord avec le ciel.

L'orde[2] fumée et ses haillons de suie
Ont traversé le vent et l'ont sali :
Un soleil pauvre et avili
S'est comme usé en de la pluie.

Et maintenant, où s'étageaient les maisons claires
Et les vergers et les arbres parsemés d'or,
On aperçoit, à l'infini, du sud au nord,
La noire immensité des usines rectangulaires.
Telle une bête énorme et taciturne
Qui bourdonne derrière un mur,
Le ronflement s'entend, rythmique et dur,
Des chaudières et des meules nocturnes ;
Le sol vibre, comme s'il fermentait,
Le travail bout comme un forfait,
L'égout charrie une fange velue
Vers la rivière qu'il pollue ;
Un supplice d'arbres écorchés vifs
Se tord, bras convulsifs,
En façade, sur le bois proche ;

L'ortie épuise au cœur les sablons et les oches[3],
Et des fumiers, toujours plus hauts, de résidus
– Ciments huileux, plâtras pourris, moellons fendus –
Au long de vieux fossés et de berges obscures
Lèvent, le soir, des monuments de pourriture.

Émile VERHAEREN, *Les Villes tentaculaires*, 1895

1. « morne » : triste
2. « orde » : sale, repoussante (archaïsme)
3. « oches » : terres labourables clôturées de haies ou de fossés (archaïsme)

I- QUESTIONS DE COMPRÉHENSION (8 points)

Cette partie appelle des réponses précises et rédigées.

<u>QUESTION 1</u> : Textes 2 et 3 (5 points)

Vous comparerez les textes 2 (Daudet) et 3 (Verhaeren) : quelles relations entre la ville et la nature mettent-ils en évidence ?

Vous justifierez votre réponse en vous appuyant sur des éléments précis des textes.

<u>QUESTION 2</u> : Texte 1 (3 points)

Comment la description restitue-t-elle la beauté de la ville ?

Vous répondrez en vous appuyant sur l'analyse de procédés d'écriture pertinents.

II- ARGUMENTATION (8 points)

Vous traiterez, au choix, l'un des deux sujets suivants.

Essai

En quoi l'art et la littérature offrent-ils des regards variés sur la ville ?

Vous rédigerez votre réponse dans un développement structuré et argumenté de deux pages minimum en vous appuyant obligatoirement sur le corpus, les œuvres vues en classe et votre expérience de lecteur et de spectateur.

ou

Écriture d'invention

Un citoyen de Wood'stown (texte 2), inquiet face à la gravité de la situation, s'adresse aux habitants pour les inciter à prendre conscience des erreurs du passé. Il cherche à les convaincre d'imaginer une nouvelle cité.

Vous rédigerez ce discours argumenté de deux pages environ en utilisant le(s) registre(s) adapté(s) à la situation.

III- EXPRESSION (4 points)

Sur l'ensemble de la copie.